

Lise Bloch-Morhange

PARCE QUE C'ÉTAIT LUI

Lise Bloch-Morhange

Parce que c'était lui

© Lise Bloch-Morhange, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2975-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon cousin Christophe Morhange

PROLOGUE

RETOUR À VILLECHÉTIVE

Je m'étais promise de ne jamais revenir.

Et puis un jour de l'été 1988, vers la fin du mois d'août, alors que j'étais en route vers la Puisaye, le pays de Colette, j'ai pris la sortie Courtenay sur l'autoroute du sud.

Villeneuve-sur-Yonne. Le pont débouchant sur la grande rue. On tourne à gauche. On franchit la porte ancienne. Des hameaux, des lieux-dits cachés, secrets. Les Bordes. Dixmont. Cette maison couverte de vigne vierge éclatante, juste au bord de la route.

Là, attention, il ne faut pas se tromper et prendre la route en épingle à gauche, sinon on file à travers la forêt vers Joigny. La Grande Vallée ressemblait toujours à un paysage flamand, avec ses prés adossés à des bois très sombres.

La voiture est sortie de la forêt d'Othe, débouchant vers l'arrière du village sur un petit chemin familial, trop familial. Il n'y a même pas de panneau, de ce côté-là.

Trop tard pour prévenir de mon arrivée. De toutes façons, je n'étais pas sûre d'aller jusqu'au bout. La Grande Rue en pente, la mairie et l'école à gauche. Déjà l'église, massive, banale, et sur la droite le panneau « Ralentir Haras ».

J'ai à peine regardé, sur la gauche, les bâtiments du haras, à cause de la barrière blanche, en face. NOTRE barrière blanche. Mon cœur cognait, c'en était ridicule.

Je restai clouée sur place, regardant, au-delà de la barrière, l'allée de marronniers. « La grande allée », comme nous l'appelions. Longue de quelque cinq cents mètres, large de dix ou douze mètres, bordée de chaque côté par des prés soulignés par la double ligne des barrières de pierre. Plus belle encore que dans mon souvenir, avec ses larges trouées de lumière. À l'entrée, elle monte légèrement en s'incurvant, si bien qu'on la découvre peu à peu dans tout son mystère et ses courbes sinueuses ouvrant sur l'inconnu.

Est-ce que les cimes des marronniers se touchaient, autrefois, si haut dans le ciel ?

J'ai mis un moment à comprendre... On avait sévèrement taillé les arbres, jusqu'aux branches les plus basses, au-dessus des barrières, tout le long des prés. De notre temps, il flottait toujours comme un léger parfum de vanille, sous ces branches qu'on n'élaguait jamais. Nous venions là l'été, au plus fort de la chaleur, caresser les chevaux groupés à l'ombre des feuillages. J'imitais mon père du geste, de la voix... « *Viens, ma fille, viens, ma belle !* » Douceur des naseaux tièdes, veloutés, sous la main... « *Doucement, fils, tout doux, tout doux...* »

Les pur-sang sont si tendres, mais si prêts à s'affoler, avait prévenu mon père.

Entre les branches, le soleil découpait de grandes taches de lumière autour des feuilles, et posait des touches légères, mobiles, sur une main, un museau, un sourire.

*

Je me suis enfin décidée. J'ai soulevé le loquet, poussé la barrière.

Il ne pouvait pas faire plus beau.

Combien de fois est-ce que nous l'avions parcourue, la grande allée, autrefois ?

Dix fois, vingt fois par jour ?

Sensation familière, celle des cailloux sous les pieds, mais je m'étonnais de la largeur du chemin, et d'avoir oublié que se dessinait entre les arbres, montant légèrement, cette large coulée pourpre rayée de lumière.

Je me suis arrêtée, prête à faire demi-tour, quand sur la gauche, un peu plus loin, le long de la barrière, cette ombre qui passait de l'ombre à la lumière, de la lumière à l'ombre... Mon cœur a battu encore un peu plus fort.

C'était bien un cheval, un petit étalon noir, tout en courbes et en nerfs, en queue et en crinière, qui allait et venait, labourant le sol et faisant lever la poussière.

Alors eux aussi, ils élèvent des chevaux...

Arrivée au croisement des deux allées, apercevant sur la droite, à cinquante mètres, près des quatre boxes, un hangar massif gâchant le paysage, j'ai détourné aussitôt le regard.

Très utile, sans doute...

À gauche, en contrebas, derrière les six boxes de brique rouge au toit brisé d'un large triangle, notre ancien bosquet formait maintenant un mur d'arbres vertical très haut, très sombre.

Pourquoi les arbres poussent-ils si vite, brouillant les anciennes perspectives et les souvenirs ?

Même la forêt n'est plus la même...

Dans mon souvenir, elle n'était pas si proche.

C'était donc ça ! Ce coup au cœur, cette joie violente, chaque fois qu'arrivée là, je découvrais la ligne basse des arbres à perte de vue sur l'horizon fondue dans le bleu du ciel, pures lignes mêlées l'une à l'autre.

Une forêt entière pour nous abriter du monde...

On touche au but, on le sent, mais la grande allée s'incurve encore, et ne laisse toujours rien deviner.

Les marronniers s'éclaircissent. Je me prépare.

Il est bien là, notre Hurlevent, en contrebas du double chemin encadrant le bassin, se détachant sur la forêt et le ciel, projetant dans le bassin des reflets de brique rouge sombre, d'auvent dentelé coiffant un perron, de balcons de bois, de motifs en damiers, d'étroites cheminées entre des pignons d'ardoise.

À peine centenaire, méritant à peine ce nom pompeux de château.

Le château du village. Le château de Villechétive.

« *Une folie à l'anglaise* » disait mon père.

*



Tout ce qu'un nom peut contenir...

Nous disions toujours « *Villechétive* », d'un mot qui englobait le village, notre Hurlevent, le parc en lisière de la forêt, les chevaux dans les prés baignés de silence, la douce chaleur des écuries.

Mon père n'avait pas tardé à apprendre que le nom de Villechétive était une déformation populaire de Villecaptive, car au Moyen Âge, le village dépendait de la puissante abbaye de Dilo toute proche, dont il ne restait plus la moindre pierre.

J'avais juste douze ans, mon père trente-quatre, quand il était devenu le nouveau maître de Villechétive. Pour mes parents, pour ma sœur Francine (mon aînée de treize mois) et mon frère Gérard (mon cadet de vingt mois) comme pour moi, cet endroit est immédiatement devenu le centre de notre vie. Nous y venions chaque week-end, et pendant toutes les vacances, petites ou grandes. Alors qu'à Paris mon père n'était jamais à la maison, là il était omniprésent, s'improvisant éleveur de pur-sang anglais, racontant que l'élevage de chevaux était une ancienne tradition familiale, décidant de tout, toujours en mouvement. Si bien que là, les premières années, nous avons ressemblé, autant que possible, à une famille.

*

Pas une âme qui vive, mais des voitures, sur la droite, sous les sapins, là où nous garions les nôtres. Les quatre buis ronds sont devenus énormes. Les vasques de pierre débordent de fleurs. Plus de grand sapin bleu.

J'ai descendu le chemin.

Si on lâchait les chiens ?

Qu'est-ce que tu viens chercher ici ?

J'ai monté les marches du perron, collé l'œil à la vitre, me suis reculée, me suis sauvée. J'essayais de me calmer, de cesser de me répéter « *Comment ont-ils pu mettre ce tapis noir et blanc dans l'entrée ? Comment ont-ils pu faire un faux plafond et cacher les boiseries ?* »

Allons, tu t'étais promise de ne jamais revenir...

J'ai couru vers le perron arrière, vers la forêt, accompagnée par toutes sortes de voix...

— Allez, ma fille ! Allons voir la clôture dans le grand pré de la villa !

— Viens au haras voir si Pirogue va bientôt pouliner ! Dépêche-toi ! Ne me fais pas perdre mon temps !

— Papa veut déjeuner à midi et demi, ne soyez pas en retard !

— Venez donc voir le château d'eau dans l'allée des Anglais !